

L'imaginaire géographique du tourisme sexuel

The geographical imaginaries of sex tourism

Jean-François Staszak, Département de géographie et environnement, Université de Genève

jean-francois.staszak@unige.ch

Mots clefs : exotisme, genre, imaginaire géographique, intersectionnalité, postcolonial, prostitution, sexualité, tourisme sexuel, *sexscape*

Key words : exoticism, gender, geographical imaginary, intersectionality, postcolonial, prostitution, sex, sex tourism, *sexscape*

Résumé

Cet article examine l'imaginaire géographique lié au tourisme sexuel. Il porte sur le corps, la rencontre sexuelle et le paysage, susceptibles d'être érotisés ou désérotisés selon le lieu. Les touristes sexuels occidentaux affirment être frustrés par les possibilités de rencontre dans les pays de provenance, en raison de la ré-affectation des rôles de genre liée à la libération de la femme depuis les années 1970. Ils trouveraient ailleurs, dans des destinations exotiques qui sont souvent d'anciennes colonies, des corps phantasmés comme plus érotiques et des possibilités de rencontre où l'homme blanc détient et exerce (encore) un pouvoir qu'il estime nécessaire à la satisfaction de ses pulsions sexuelles. Le paysage exotique est lui-même aphrodisiaque, non seulement pour le touriste sexuel mais aussi pour tous les touristes, ce qui conduit à reconsidérer la catégorie « tourisme sexuel ». L'imaginaire géographique des touristes sexuels serait le même que celui des autres touristes. Les tourisms sexuels féminin et homosexuel nuancent cet imaginaire, mais ne remettent pas en cause le cadre (neo)colonial dans lequel il s'inscrit.

Abstract

This paper deals with the geographical imaginaries of sex tourists. According to the place, these imaginaries may either eroticize or de-eroticize local bodies, encounters and landscapes. Male Western sex tourists argue they are frustrated with the women they can meet in their own country, where the emancipation of women has challenged their gendered privileges. They turn to exotic places (which often belong to the former colonial Empires) for female bodies that they fantasize as more erotic and on which they can (still) exercise their white male power, to fulfill their sexual desires. The exotic landscape is in itself aphrodisiac, not only for the sex tourist but for any tourist. This calls for a reconsideration of the classical definition of sex tourism. The geographical imaginaries of sex tourists are similar to those of any tourist. Female and homosexual sex tourists' imaginaries are somewhat different, but nevertheless rely on the same (neo)colonial base.

Introduction

« The whole story of travelling abroad for sex implies that you can do things with foreigners that you cannot do at home, which is a racist assumption. » (Seabrook, 1996: 2).

Cette affirmation invite à considérer le tourisme sexuel dans une optique géographique et postcoloniale, qui sera celle de cet article. Elle ne conduit pas à poser la question du genre en tant que telle, mais à l'examiner dans une perspective contextuelle et intersectionnelle¹. Qu'est ce qu'être un homme à Paris ou Bangkok, qu'est-ce qu'être une femme à New York ou Cuba, qu'est-ce qu'être un homme blanc ou une femme noire, et surtout comment se mettent en place les rapports – notamment sexuels – entre les uns et les autres, à Londres ou Manille ? Cette assertion présente aussi l'intérêt de ne pas focaliser l'attention sur ce qui se passe dans le pays de destination, ni d'ailleurs dans le pays de provenance des touristes sexuels, mais à considérer en quoi ils diffèrent. Ceci dit, du point de vue de la géographie socio-culturelle, elle laisse plusieurs questions en suspens.

On peut chez soi trouver des travailleurs/euses du sexe étrangères. Pourquoi ne pas s'en contenter ? C'est peut-être que le/la touriste sexuel ne cherche pas seulement des partenaires étrangers : il/elle souhaite aussi bénéficier d'une relation sexuelle ailleurs. Recherche-t-il/elle l'éloignement ou est-il/elle attiré par des sociétés, des lieux et des paysages spécifiques, qui auraient à ses yeux des vertus érotiques ? Car ce ne sont pas tous les étranger/ères ni tous les pays étrangers qui constituent des attractions érotiques. Cette caractérisation du tourisme sexuel fait inévitablement penser à la définition par Edward Saïd de l'Orient comme « lieu où l'on peut chercher l'expérience sexuelle inaccessible en Europe » (Saïd, 2005 : 219). Le tourisme sexuel se polarise sur quelques destinations, et s'il connaît une diffusion, elle reste géographiquement très sélective. Enfin, les attentes et les représentations des touristes sexuels comptent autant que les pratiques effectives, avec lesquelles elles peuvent être en décalage.

Au total, ce que l'assertion en exergue de cet article ne prend pas en compte, c'est l'imaginaire géographique impliqué dans le tourisme sexuel – que cet article propose d'examiner². Il s'inscrit dans une thématique plus large : celle des liens entre l'érotisme et l'exotisme (Staszak, 2008a, 2011), ou pour le dire plus clairement, celles de l'érotisation de l'exotisme et de l'exotisation de l'érotisme - qui seraient au cœur du tourisme sexuel.

1 Définitions, limites et méthodologie

On définit de façon classique le tourisme sexuel comme un déplacement visant à obtenir des relations sexuelles avec un/une partenaire du pays de destination, dans le cadre d'un rapport marchand. L'expression « tourisme sexuel » est couramment employée en ce sens par la littérature scientifique et les organisations internationales ou non-gouvernementales (généralement pour le dénoncer). Outre les connotations négatives dont elle est chargée, cette catégorie pose plusieurs problèmes. Premièrement, la question des rapports entre la sexualité et le tourisme ne se réduit pas au tourisme sexuel dans sa définition officielle (Oppermann, 1999). Un touriste peut, sans que ce soit le but de son voyage, saisir l'opportunité qui lui est offerte par l'offre prostitutionnelle qui lui est destinée. Il peut aussi voyager afin de satisfaire ses pulsions sexuelles avec des autochtones en dehors de tout cadre commercial, et y parvenir, notamment dans le cadre de rapports spontanés et sans lendemain. C'est par exemple le *casual sex*, analysé

et pratiqué par J. Belliveau (2006). La sexualité intervient par ailleurs entre touristes, que ce soit dans le cadre de rapports de séduction institutionnalisés au sein des clubs de voyage ou au sein du couple. Le voyage de noce et certaines destinations considérées comme romantiques sont ainsi l'objet d'un tourisme sexuel conjugal. Deuxièmement, le tourisme sexuel n'est pas seulement sexuel. Les touristes en question vont aussi au restaurant, visitent des sites et regardent les paysages. Quant aux rapports intimes qu'ils entretiennent avec les autochtones, ils ne se réduisent pas nécessairement à la sexualité, mais peuvent aussi comporter une importante composante affective. Troisièmement, les touristes sexuels ne sont pas nécessairement des touristes. Les pratiques des voyageurs ou des expatriés qui recourent au sexe tarifé sont très semblables à celles des touristes sexuels, mais ils ne sont pas considérés comme tels.

Les touristes sexuels sont, dans leur grande majorité, des hommes. Il existe toutefois un tourisme sexuel féminin, qui suscite depuis quelques années une grande attention des médias et des chercheurs/euses, sans proportion avec son importance quantitative. On déclinera ici « touriste sexuel » au masculin et « travailleuse du sexe » au féminin pour simplifier la lecture et pour rendre compte de la distribution des genres dans la plupart des situations. Contrairement à beaucoup de travaux qui ne portent que sur le tourisme masculin ou que sur le tourisme féminin, cet article fait le choix d'examiner les deux situations, partant du principe qu'il ne va pas de soi que les imaginaires géographiques mobilisés soient fondamentalement différents. Dans la même logique, et même s'il est statistiquement marginal par rapport au tourisme sexuel hétérosexuel, on évoquera aussi le tourisme homosexuel, quoiqu'il soit bien moins étudié³. Enfin, il faut distinguer le tourisme sexuel entre adultes qu'on peut supposer consentants (encore que le libre consentement des travailleuses du sexe soit dénoncé par beaucoup de chercheurs/euses comme illusoire)⁴, qui peut être légal dans les pays où la prostitution est autorisée, du tourisme sexuel impliquant des enfants, qui ne sauraient être consentants et est désormais largement interdit. De celui-ci il ne sera pas question spécifiquement car il soulève d'autres enjeux.

Le tourisme sexuel s'est d'abord développé à partir des années 1970 en Thaïlande, où se trouvaient les zones de R&R (*Rest and relaxation*) des soldats américains engagés dans la guerre du Vietnam. Les travailleuses du sexe qui y exerçaient ont trouvé une nouvelle clientèle après la fin du conflit du fait du développement du tourisme international (Cohen, 1982 ; Roux, 2011). Le phénomène s'est développé dans l'Asie de l'Est (Philippines) puis les Caraïbes (République dominicaine, Cuba). Peu de pays pauvres y échappent aujourd'hui totalement.

Bien sûr Amsterdam ou, plus récemment, Prague sont aussi l'objet de visites touristiques à des fins sexuelles, mais je suis D. Brennan dans sa définition plus restrictive des *sexscapes* (2004). Ces lieux de destination privilégiés par le tourisme sexuel international conjuguent selon elle les trois caractéristiques suivantes. Ils sont localisés dans les pays en développement mais la clientèle vient des pays riches ; la consommation sexuelle y est tarifée dans le cadre de la prostitution ; il y a de fortes inégalités entre les clients et les vendeurs (en termes de « race »⁵, de genre, de classe, de nationalité). Ces différences sont transformées en objets de marché et de désir.

Ce travail s'appuie sur l'analyse de deux types de discours. Si l'abondante littérature scientifique sur le tourisme sexuel⁶ aborde rarement frontalement la question de l'imaginaire des clients (voir par exemple O'Connell Davidson and Sanchez Taylor, 1999), elle la documente et ouvre certaines pistes. Je croiserai ces informations avec celles fournies par des touristes sexuels, qui ont choisi de faire partager leur expérience dans des ouvrages publiés⁷ et, dans une moindre mesure, sur internet⁸.

Pour en finir avec ces précautions introductives, il est utile de préciser qu'on entend par imaginaire géographique un système de représentations socialement et culturellement pertinentes pour appréhender un objet géographique. Appliqué au tourisme sexuel, il concerne aussi bien le pays de provenance que celui de destination, et porte sur trois éléments, susceptibles d'y être construits et perçus différemment : le corps, la rencontre et le cadre – notamment paysager – dans lequel elle a lieu.

2 Guerre des sexes en Occident

Le touriste sexuel est d'abord celui qui décide de ne pas (plus ?) chercher à satisfaire ses besoins sexuels (seulement) dans son pays de provenance. Beaucoup de touristes tiennent un discours très négatif sur leur société de provenance, dans laquelle ils prétendent que leur sexualité ne peut s'épanouir.

Les arguments tiennent à la « détérioration » des rapports de genre en Occident. Ces touristes sexuels dénoncent les dégâts occasionnés par la libération des femmes, qui auraient détourné les hommes et les femmes de leurs rôles « traditionnels » ou « naturels ». « The essence of being a woman has left the culture », constate tel guide consacré au tourisme sexuel (Tate, 2004 : 5). Cette frustration s'est accrue ou a acquis plus de légitimité avec le *backlash* antiféministe (Faludi, 1991) et le récent développement des mouvements masculinistes. La littérature scientifique sur le tourisme sexuel abonde d'analyses et de témoignages en ce sens, depuis le début des années 1990 (voir par exemple O'Connell Davidson, 2001). Les femmes occidentales, du fait de l'indépendance qu'elles ont récemment gagnée avec le féminisme (qui les rend de plus suspectes d'être lesbiennes) ou du fait de leur idéalisation ancienne comme un parangon de pureté, ne pourraient plus être envisagées comme des partenaires sexuelles satisfaisantes. Comme le dit de façon très imagée un touriste sexuel : « my dick is not long enough to reach them up on the pedestal they like to stand on »⁹.

On ne citera avec un peu de détails que ce que H. Makow raconte de son expérience de touriste sexuel dans son livre, *A Long Way to Go for a Date* (2005) (fig. 1). Sur le site Internet qui lui est consacré, il explicite le projet de l'ouvrage et ses conceptions du genre dans les termes qui suivent.

-*What is the book about ?*

[It] is the story of a masculine fantasy. Imagine going to a Pacific island to meet and court a beautiful young Malay girl who promises to be loving and submissive. (...) It is also a protest against the sexual climate on this continent, which pits men and women against each other and forces thousands of men like me to look abroad. Finally it's the story of my fumbling quest for masculine identity (...)

-*What is the premise of your book?*

- (...) Feminism has coerced women into assuming the male sex role and denigrating the female one. As a result, men have difficulty finding suitable partners and must look abroad to cultures where femininity is still understood and honored.

-*What is your critique of feminism?*

- (...) The original goals of feminism, economic and political equality, have largely been achieved. Feminism is now a Trojan Horse for the ideas of lesbian fanatics (...) They believe Western culture and society needs to be "reformulated" by feminists because it was created by men ("the patriarchy"). With the help of naïve, opportunistic and emasculated men, they have taken power in the education and legal systems, in the media and federal bureaucracy. These fanatics who would not touch a genetically engineered apple are trying to erase the inherent male-female dichotomy of humanity, the yin-yang at the heart of the universe.

(<http://alongwaytogoforadate.netfirms.com/media.htm>, 9/1/2010)

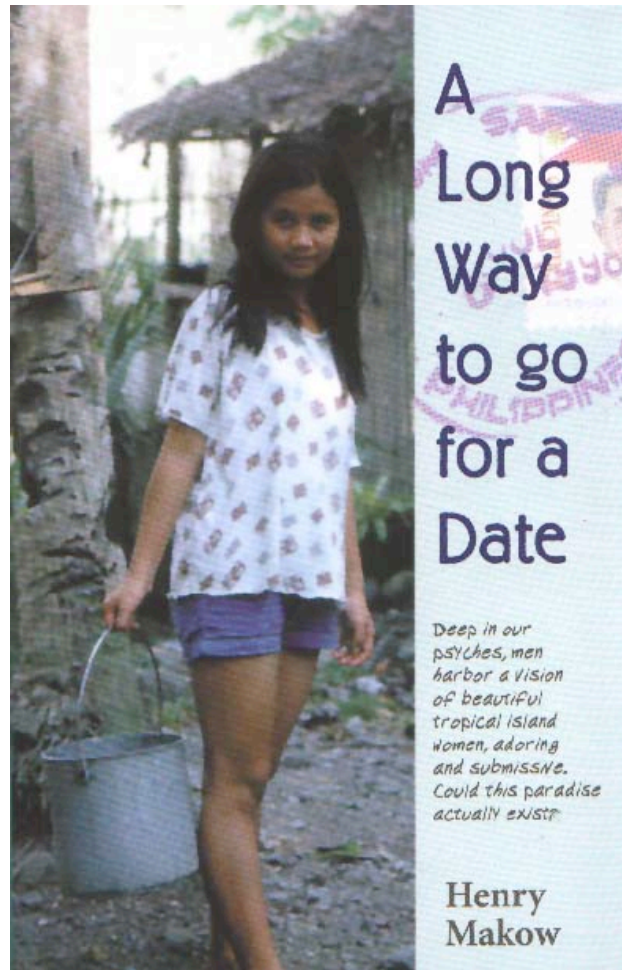


Fig. 1 : Couverture du livre de H. Makow, *A Long Way to Go for a Date* (2000). Cecilia, la partenaire (18 ans) de l'auteur (48 ans) y figure dans une activité domestique, au sein d'un décor bien peu paradisiaque. Le texte inscrit explicitement sa beauté exotique et sa soumission dans un registre onirique.

Beaucoup de témoignages sont moins explicites, et font simplement état de la difficulté des touristes sexuels à trouver des partenaires assez féminines à leur goût dans leur propre pays. Ils n'aiment pas le caractère, les attentes des femmes occidentales, trop indépendantes à leurs yeux. Ces clients attendent aussi un type de soin ou d'attention (*care*) qu'ils ne parviennent pas à se procurer sur place, y compris auprès des travailleuses du sexe de leur propre pays.

Les femmes qui s'adonnent au tourisme sexuel développent parfois des arguments du même type.

« I mean they are really men (in the Sinai). They know how things are going. They know what they want or what they... the way they are. It's more clear, they are more clear. In Germany everything is more in between, so it's also more easy to be a woman, when you are with a man in the Sinai... When I start to come here, my interest in German men stopped, *khallas* » (citée in Jacobs, 2009: 53)

Ces femmes sont-elles à la recherche d'une société patriarcale où, le temps *off* de leurs vacances, avoir des rapports sexuels répondant aux normes de celle-ci ? C'est ce que suggère J. Belliveau : « In their search for a masculine man, Western women even accept domination from a foreigner that they would vociferously reject from a Western man »

(Belliveau, 2006 :136). Auprès des travailleurs du sexe des *sexscapes*, les touristes occidentales peuvent jouer une féminité soumise, même sur le plan sexuel, auprès d'un « vrai homme » sans courir le risque d'être socialement dominée ou maltraitée en tant que femme, car leur statut racial et économique leur garantit un minimum de contrôle et de respect, semblable en fait à celui dont bénéficient les hommes qui pratiquent le tourisme sexuel (Sanchez Taylor, 2006 : 49 ; Molinier, 2009). Plus généralement et sans que cela entre en contradiction avec le *rôle* sexuel qu'elles envisagent de *jouer*, les touristes sexuelles cherchent à échapper aux rapports de genre qui prévalent dans leur pays d'origine, dont, contrairement à leur équivalent masculin, elles pensent qu'ils sont encore régis par un système patriarcal. Par ailleurs, beaucoup de femmes sont simplement à la recherche d'un partenaire que certains stigmates physiques (l'âge, le poids) ou sociaux (Salomon, 2009) ne leur permettent pas de trouver dans leur pays de provenance, dans une logique là encore très semblable à celle des touristes sexuels masculins.

Les touristes sexuels gays peuvent être dans leur propre pays gênés par les mêmes stigmates. S'ils ne cherchent pas à fuir les rapports de genre qui caractérisent leur société de provenance, ils peuvent vouloir échapper à la violence de son homophobie et de son hétéronormativité (Huhgues, 2006 ; Jaurand et Leroy, 2010 ; Waitt et Markwell, 2006).

Du fait de leur insatisfaction locale, les touristes sexuels espèrent pouvoir avoir ailleurs des relations sexuelles plus satisfaisantes. Quel est l'imaginaire géographique qui le leur laisse croire ? C'est en fait de façon un peu artificielle qu'on distingue les représentations du corps ou de la rencontre dans le pays de provenance et dans celui de destination. Ces deux imaginaires constituent les deux faces d'une même idéologie, qui ainsi détourne de la « femme « blanche » en même temps qu'il rend la « femme de couleur » attractive. La co-construction des catégories de race et de genre oppose de longue date la première, qui incarne un idéal féminin de pureté mariale, à la seconde, dont la féminité est remise en cause par une sexualité qui n'offrirait pas les qualités de réserve et de contrôle qu'on considère comme propre à son genre (Dorlin, 2006), et qui, pour les touristes sexuels, lui confère une grande attractivité.

3 Mise à disposition du corps exotique

L'attraction à laquelle cèdent les touristes sexuels comporte en fait de multiples composantes. Tel guide les énumère et semble même les hiérarchiser :

"Some men find foreign women more attractive and interesting than the home-grown variety. They're curious about women from different cultures with their own unique customs, languages and religions. Other men are looking for the excitement and adventure of having intimate liaisons with beautiful, exotic women in distant lands. Still others look overseas for love when they haven't found the right woman in their own country. Maybe they're frustrated or want to try something different. A few men want a traditional wife, someone happy to be a housewife and care for the children while the husband works. If any of these circumstances describes yourself, you've got the right book in your hands." (Wilson, 1998 : 1)

Tous ces éléments jouent probablement, mais ils n'ont pas tous la même importance. L'auteur des lignes qui précèdent tend à édulcorer la réalité en mettant en avant la curiosité culturelle des touristes et au second plan les rapports de pouvoir, qui jouent en fait un rôle premier.

Selon beaucoup de touristes sexuels, les pays de destination seraient caractérisés par des sociétés plus « traditionnelles », c'est-à-dire encore patriarcales. Que les touristes aient l'espoir d'en « bénéficier » suppose qu'ils comptent avoir sur place les mêmes privilèges que les hommes du lieu, c'est-à-dire qu'ils attendent être traités comme ceux-ci par les travailleuses du sexe. Cet espoir qu'on peut dénoncer comme illusoire entre en contradiction avec d'autres prétentions, selon lesquelles ils espèrent un traitement de faveur en tant que touristes. Ils estiment que leur nationalité, leur race ou leur richesse doivent leur valoir sur place un statut d'exception.

L'imaginaire qui est ici à l'œuvre ne concerne ni les femmes ni les paysages des pays cibles : il a pour objet les rapports de pouvoir dans lesquels se fera la rencontre. C'est l'imaginaire d'une fracture géographique, qui reproduit celle entre les anciennes puissances coloniales et leurs anciennes colonies, et qui détermine des attitudes ou des pratiques (néo)coloniales. Comme le résume le propriétaire canadien d'un bar en République dominicaine qui est le rendez-vous des touristes sexuels : « Here, the white man is king (...) Women are slaves » (cité in O'Connell Davison, 2001 : 9). La stabilité des matrices de domination de la race et de la classe compense la déstabilisation de celle du genre.

Il ne faut toutefois pas réduire le tourisme sexuel, même masculin, à la sexualité. Certains touristes viennent chercher en Thaïlande, aux Philippines ou en Colombie la femme de leur vie, qu'ils comptent épouser. Bien sûr, ces « femmes de couleur » sont attractives sur le plan érotique, mais elles incarnent aussi un idéal d'épouse. Que ce soit du fait de la société patriarcale qui serait la leur et dont on attend qu'elles respectent les valeurs ou du fait du pouvoir que leur futur mari compte pouvoir exercer sur elles dans le cadre de la matrice de domination de race, de genre et de classe. Les vertus domestiques et maternelles changent ainsi de camp, faisant des femmes « de couleur », des parangons de vertu sans qu'elles cessent pour autant d'être considérées comme des proies sexuelles. Dans les deux cas, l'essentiel est qu'elles soient soumises à leur client ou époux.

Les enjeux de pouvoir seraient aussi au cœur du tourisme sexuel féminin. J. Belliveau qualifie son partenaire de « sexslave » (2006 : 61) et confesse : « I felt pleased, a bit like a sultan with a harem girl » (62). La question du pouvoir reste au centre des rapports entre la touriste et son partenaire, mais le modèle de domination n'en continue pas moins d'être formulé en termes masculins. C'est la prévalence de la matrice de domination de race et le rapport marchand qui permettent d'inverser la polarité des rapports de genre.

Si l'on retrouve la question du pouvoir et de la disponibilité des corps dans le cadre du tourisme sexuel gay, elle s'y pose pour partie en termes spécifiques. Certes, ces touristes peuvent au même titre que les touristes hétérosexuels chercher dans les *sexscapes* des positions de pouvoir et des rapports sado-masochistes. Ils peuvent aussi tirer profit de leur statut racial et social et de la nature marchande de l'échange sexuel pour se mettre à l'abri de l'homophobie ou de l'hétéronormativité qui pèsent souvent sur les *sexscapes*, et dont leurs partenaires locaux, disposant d'un moindre capital économique, social et spatial, payent quant à eux le prix. C'est alors la matrice de domination de sexe qui s'efface devant la prévalence de celles de race et de classe. Mais les touristes gays ont surtout l'espoir de trouver dans les pays de destination des sociétés *gay friendly*, où les rapports sexuels entre touristes gays ou entre ceux-ci et la population locale seraient faciles.

Dès le XIXe siècle, le fantasme d'une culture homosexuelle ancienne a attiré les homosexuels occidentaux fortunés vers le Sud de l'Europe (Aldrich, 1993),

particulièrement en Sicile et à Capri. Ils y cherchaient à la fois une société moins homophobe, une vie sociale entre touristes homosexuels et des partenaires sexuels locaux, plus ou moins clairement rétribués. L'espoir d'une tolérance propre à la culture arabe ou musulmane les a conduits ensuite vers l'Afrique du Nord et le Proche Orient (Hugues, 2006 ; Waitt and Markwell, 2006). La prétendue permanence de la culture antique, les stéréotypes orientalistes et le préjugé de l'obscénité débridée des sauvages conduisent ainsi l'explorateur Richard Francis Burton (1821-1890) à l'hypothèse d'une vaste « zone sotadique »¹⁰, ou règne « le vice », soit l'homosexualité.

Pour les homosexuels occidentaux, cette zone est une terre promise (Boone, 1995). Tanger a pu ainsi constituer pour ceux-ci un « sanctuaire » (Boone, 1995 : 100 ; Waitt and Markwell, 2006 : 51), et le Mexique (Cantú, 2002 : 148), la République Dominicaine (Padilla, 2007 : 83), la Thaïlande (Dredge, 2010 : 170 ; Roux, 2009 : 33) ou le Luang Prabang (Laos) (Berliner, 2011) seraient aujourd'hui des « paradis gay », où les corps indigènes sont libres et donc plus disponibles.

Plus récemment, les pays de l'ancien bloc soviétique, en particulier la Tchéquie et la Russie, ont fait leur entrée dans l'imaginaire érotique et parmi les destinations du tourisme homosexuel. En effet, alors que les sociétés issues des régimes communistes ont été et sont encore souvent homophobes, leur caractère prétendument pré-moderne laisse pourtant croire à une indétermination sexuelle ou une « pansexualité » phantasmée propre aux pays non-civilisés¹¹. « Most Czech boys are bisexual », affirme ainsi un touriste sexuel, alors que, selon un autre, « most of the boys I have encountered seem to prefer women, but that's just never a problem » (cités in Bunzl, 2000 : 86). Comme dans le cadre du tourisme sexuel hétérosexuel, la disponibilité des Mexicains, des Dominicains, des Tchèques, des Russes ou des Marocains est attribuée non à l'échange marchand dans lequel la relation s'inscrit (cette dimension est passée sous silence) mais à la « nature » de ceux-ci. Ces stéréotypes s'interprètent bien en termes d'exotisation néo-coloniale.

4 Erotisation et altérisation du corps exotique

Un deuxième type d'imaginaire géographique porte sur la travailleuse du sexe, en tant que femme « indigène ». Outre sa disponibilité, on lui attribue certaines caractéristiques qui rendent le rapport sexuel commercial particulièrement attractif. Les touristes reprennent ainsi les stéréotypes coloniaux à propos de « la » femme orientale ou africaine en prétendant qu'elle a un rapport à la sexualité très différent de celui des Européennes.

Cet imaginaire a été l'objet de nombreuses analyses dans la ligne des études postcoloniales et de genre, et il est largement attesté par la littérature scientifique sur les touristes sexuels. La vision érotique de la femme exotique lui attribue un caractère déluré qui conduit le touriste à attendre ou demander des prestations expertes. Les guides dédiés aux touristes sexuels affirment ainsi : « Brazilian women are all nymphos » (Tate, 2004 : 36) ; « In Asia and South America (...), they consider it normal to be insatiable nymphos » (Tate, 2004 : 6). Le corps exotique fascine. Beaucoup de touristes sexuels se déclarent éblouis par la beauté exotique, déclinée en termes raciaux : la couleur et la texture de la peau (beaucoup de touristes insistent sur ce point), la souplesse, la pilosité (ou plutôt son absence), l'odeur corporelle, la silhouette, la forme des organes sexuels primaires ou secondaire, etc. sont appréciées comme différentes de celles des femmes occidentales. Cet imaginaire peut être composite, comme dans le cas des Caraïbes, où l'érotisation de la femme noire (héritée de l'esclavage, de la

colonisation et de la construction de la nation états-unienne) se conjugue à l'image romantique de l'Hispanique comme grande amoureuse (Carmen !) pour constituer la *mulatta* (métis) en phantasme ultime (Kempadoo, 2000). Tel guide explique de la même façon le charme irrésistible des Philippines par le mélange de « latin fire » (lié à la colonisation espagnole) et de l'« Asian sweetness » (Wilson, 1998 : 83-84). L'imaginaire érotique du corps de la femme exotique étant mieux connu, on donnera plutôt ici quelques exemples de celui des femmes et des homosexuels à propos des hommes exotiques.

Une touriste américaine confie à propos des Otavaleños équatoriens : « These guys are so sexy ! Long hair, high cheekbones, white teeth, well-built, nicely dressed, friendly » (citée in Meisch, 1995 : 449). Selon une étude consacrée à la prostitution masculine dans les Caraïbes, les Occidentales qui y recourent seraient avant tout motivées par le stéréotype racial relatif à la taille du sexe des *Beach boys* (De Albuquerque, 1998). Mais il n'est pas seulement question du corps. La séduction des Otavaleños joue sur un romantisme féminin qui décline le mythe du bon sauvage (Meisch, 1995). Que ce soit dans le cas des Indiens d'Amérique du Sud, des « Hommes bleus » du Sahara (Cauvin-Vernier, 2009), des rastas jamaïcains ou indonésiens (Dahles and Bras, 1999), la composante spirituelle semble jouer un rôle notable dans la fascination qu'ils exercent sur les femmes occidentales. Elle n'est guère mentionnée par les touristes masculins, davantage focalisés sur le corps de leur partenaire.

Le tourisme sexuel gay procède aussi à une érotisation du corps de l'autre. Ainsi, l'attractivité des Mexicains pour les touristes gay tiendrait à la fois de l'image de *latin lover* associée à leur origine hispanique et à la sauvagerie attribuée au *caballero* (Cantú, 2002 : 149), dans un mélange de phantasmes qui rappellent beaucoup ceux des touristes hétérosexuels à propos des femmes caribéennes ou philippines. Si le schéma de fonctionnement et les motifs de l'imaginaire sont parfois comparables, l'homo-érotisation du corps masculin s'opère aussi selon des stéréotypes particuliers, mais les analyses, trop souvent fondées sur des témoignages littéraires, ne les abordent guère dans le cadre spécifique du tourisme sexuel.

Le développement récent d'un cinéma gay (pornographique en particulier) permet de tenter de corriger ce biais. Ces films sont en France caractérisés par une forte érotisation du corps exotique, qui prendrait place dans le cadre d'un imaginaire colonial (Cervulle et Rees-Roberts, 2010). Le cinéma pornographique a d'abord exploité les charmes de l'ailleurs (ainsi *Harem*, de D. Cadinot, 1984) (fig. 2), dans la tradition de l'homo-érotisme orientaliste du siècle précédent. Il s'est plus récemment focalisé sur les « Arabes des banlieues ». « La distorsion et le repli des distances culturelles et géographiques n'ont fait que déplacer l'exotisme sur d'autres fronts, l'attachant à d'autres objets sans pour autant rompre sa filiation avec l'histoire coloniale » (*idem* : 53). Les similarités entre l'imaginaire du cinéma pornographique et celui des touristes sexuels sont également avérées dans le cas de l'Europe de l'Est (Waite and Markwell, 2006 : 95-105 ; Bunzl, 2000). L'exotisation homo-érotique y exploite la même veine orientaliste en soulignant le caractère prétendument passionné et sensuel des garçons tchèques ou russes.

Les liens effectifs entre ces productions et le tourisme sexuel ne sont pas examinés. On peut toutefois supputer que, comme dans le cas du cinéma pornographique hétérosexuel, la fétichisation du corps noir et surtout arabe alimente un tourisme sexuel gay, attesté par exemple au Maroc.

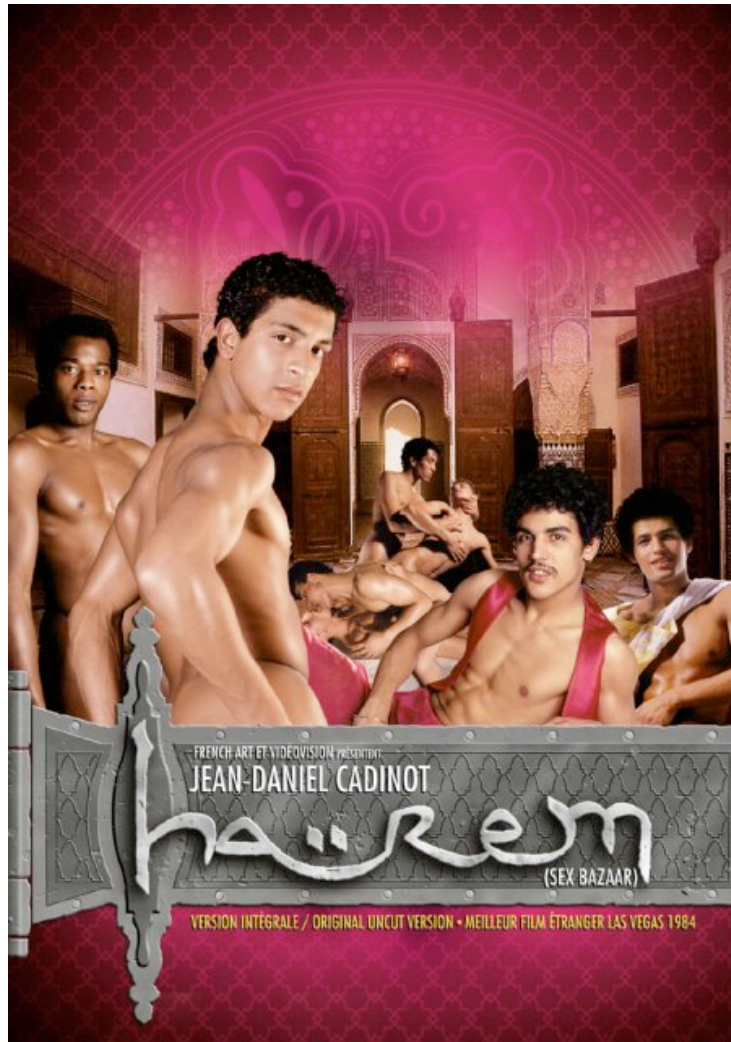


Fig. 2 : Couverture du DVD du film *Harem*, de J.-D. Cadinot (1984, design d.crick@free.fr, *Harem*©1984 JD Cadinot). Celle-ci est certainement plus récente que le film lui-même. L'image exotisante rappelle les motifs et la composition des tableaux orientalistes. Le film relate les aventures sexuelles d'un jeune Français au Maroc. Dans sa présentation sur le site internet www.cadinot.fr, il est précisé : « Cadinot signe là le plus sensuel des documents touristiques sur le Maghreb. Il y a dû s'ensuivre une véritable vague de charters gays vers l'Afrique du Nord après ces images-là! ».

Si l'on manque d'informations pour caractériser l'imaginaire géographique des femmes et des homosexuels qui pratiquent le tourisme sexuel, on est encore plus démuné à propos de celui des travailleuses des *sexscapes*. D. Brennan, qui met en avant l'agentivité des travailleuses du sexe dominicaines, montre qu'elles estiment leurs clients crédules et faciles à exploiter, et qu'elle les considère comme des « walking visas » (Brennan, 2004 : 24). Elles tendent aussi à les idéaliser de façon romantique, par contraste avec les hommes dominicains, réputés machos, buveurs et infidèles. Les travailleurs du sexe perçoivent aussi leurs clientes comme naïves et faciles à manipuler, et partagent l'espoir d'obtenir un visa pour l'Eldorado. Leur imaginaire n'est pas dénué de stéréotypes (par exemple sur la disponibilité sexuelle des Occidentales), ni de phantasmes raciaux (à propos des blondes en particulier) (Meisch, 1995 : 451).

Dans le cadre de sociétés très répressives par rapport à la sexualité, notamment pré-maritale et homosexuelle (Pardilla, 2007 : 66), les touristes peuvent constituer pour leurs partenaires locaux un exutoire, et le tourisme sexuel s'avérer dans ce cas plus symétrique qu'on ne croit. Je n'ai pas connaissance d'étude qui mentionne ce point à propos des travailleuses du sexe, peut-être du fait de l'universalité de la valence

différentielle des sexes, ou des œillères de la recherche en la matière. Toutefois, si l'on en croit les touristes sexuels, les travailleuses du sexe manifesteraient une attirance spécifique pour les hommes blancs. Cette idée leur permet d'occulter la nature prostitutionnelle du rapport sexuel, qui serait selon eux (pour partie) motivé par le charme qu'ils exercent sur leurs partenaires. On ne peut pas écarter l'hypothèse que l'idéologie raciste affecte aussi les femmes des *sexscapes*, au point qu'elles internalisent la dévalorisation de la couleur de leur propre peau et développent une fixation érotique sur la peau blanche.

La propension des touristes sexuels à considérer leur partenaire comme différente s'inscrit dans un processus d'altérisation (*othering*) (Delphy, 2008 ; Staszak, 2009) caractéristique de la culture coloniale, de l'orientalisme (Said, 1978) et plus largement de l'exotisme (Kempadoo, 2000 ; Staszak, 2008b).

Imaginer la travailleuse du sexe comme « autre », comme ne faisant pas partie de leur race, conduit les touristes sexuels à lui refuser les égards réservés aux femmes de leur endogroupe, à l'instrumentaliser voire la maltraiter. Un « culturalisme de sens commun » (Roux, 2011 : 125) mène à considérer que ce qui est immoral en Europe par exemple n'aurait rien de choquant en Thaïlande, « justifiant » ainsi des pratiques que ces touristes jugent parfois eux-mêmes condamnables dans leur pays, comme la prostitution en général et celle impliquant des enfants en particulier.

Cette attitude de déni permet aux touristes sexuels les moins cyniques de gérer une forte dissonance cognitive entre leurs pratiques et leurs principes. Ils en viennent jusqu'à nier que la prestation sexuelle relève d'un échange commercial. Plus ou moins de bonne foi, ils prétendent qu'ils ne rétribuent pas leur partenaire, et, poussés dans leurs retranchements, se contentent d'admettre qu'ils lui font des cadeaux spontanés, pour sortir celle-ci de sa misère ou aider sa famille. Il faut dire que les travailleuses du sexe, comprenant ce besoin de sauver les apparences, peuvent montrer une habileté professionnelle à dissimuler le caractère prostitutionnel des échanges, simulant des comportements et des sentiments amoureux et évitant d'exiger frontalement la rétribution de leur travail.

Les stéréotypes occidentaux qui érotisaient la femme indigène et les rapports de pouvoir qui dans les faits la mettaient à disposition des colons ou des visiteurs blancs faisaient de celle-ci une prostituée potentielle. La décolonisation n'y a pas changé grand-chose, les représentations étant marquées par une forte inertie et les touristes actuels disposant d'un pouvoir et d'un statut qui n'est sans doute pas inférieur à ceux des anciens colons. Le « stigmate de la putain » (*whore stigma*) est « la marque de honte ou de maladie apposée sur une femme impudique » (Pheterson 2003 : 14). Constitué des « distorsions qui font des prostituées des créatures passives, malades, immorales, autrement dit des putains » (*idem* : 14), il est susceptible de marquer *toutes* les femmes. Ce stigmate frappe de plein fouet les femmes des *sexscapes* : non seulement les travailleuses du sexe, qui sont pour cette raison méprisées voire maltraitées, mais aussi toutes les autres, que leur « nature » exotique rendrait suspectes de pouvoir basculer dans cette activité.

Toutefois, certains touristes affirment ne pas être racistes mais *color-blind*. Ils prétendent le prouver par leur attirance pour les personnes « de couleur » et par la pratique de rapports sexuels interraciaux. Leur assertion naïve méconnaît les logiques du racisme. Leur valorisation et leur exploitation érotiques des personnes « de couleur » s'incrivent bien dans celles-ci. On peut ainsi opposer un racisme suprématiste (qui fut par exemple celui du Ku Klux Klan) à un racisme exotisant (*exoticizing racism*), typique des jeunes Blancs occidentaux qui valorisent l'animalité, les talents musicaux, l'attitude

cool, etc. des Noirs (hooks, 1992 : 21-39 ; O'Connell Davidson and Sanchez Taylor, 1999 : 469).

5 Des paysages aphrodisiaques ?

Un dernier type d'imaginaire géographique porte sur les lieux de destinations. Dans quelle mesure leurs paysages possèdent-ils un potentiel érotique ?

Le succès international du film *Emmanuelle* (Just Jaeckin, 1974) est contemporain du développement du tourisme sexuel. Il raconte les aventures érotiques de l'héroïne (française) en Thaïlande, mais pas vraiment avec les Thaïlandais(es). La Thaïlande offre le décor exotique de ses paysages tropicaux et le spectacle excitant de la sexualité débridée de ses habitants (Manderson, 1997). Le pays invite Emmanuelle à l'exploration de sa propre sexualité : le film reprend le motif de la quête orientale de soi-même. Le paysage thaïlandais est aphrodisiaque parce que le pays est appréhendé comme le lieu de l'épanouissement sexuel. Il est bien possible que le film ait conforté cette image et joué un rôle dans le développement du tourisme sexuel en Thaïlande. Les mers tropicales, les plages de sable blanc et les idylliques paysages ruraux du *campo* sont pareillement exploités dans les films pornographiques tournés en République dominicaine pour naturaliser l'homo-érotisme et la liberté sexuelle des hommes des Caraïbes (Padilla, 2007 : 165). L'utilisation du décor naturel dans l'érotisation de la femme exotique s'observe aussi dans la mise en scène de certaines agences de rencontre spécialisées.

Certaines touristes sexuelles attestent dans leurs témoignages de l'érotisme des lieux. « Beautiful scenery acts as a powerful aphrodisiac for the women seeking romance » (Belliveau, 2006 : 99). Cet érotisme des paysages ne touche-t-il que les femmes, dans l'idée d'un tourisme plus romantique et sentimental, moins centré sur le sexe lui-même ? Certaines recherches montrent en effet que les femmes qui s'adonnent au tourisme sexuel auraient d'autres activités touristiques (*sightseeing*), et que ce ne serait pas le cas des hommes (Herold, Garcia and DeMoya, 2001 : 984). Ainsi, un touriste sexuel de Cleveland, interrogé à propos des paysages naturels du Costa Rica, rétorque : « I'm not here for nature hikes or bird-watching. I'm here for one thing only – screwing » (cité in Diamond, 2009 : 192). Mais un touriste sexuel californien en Thaïlande témoigne dans un autre sens :

« It wasn't about going down there and having sex. It's an adventure. That's how I looked at it. It wasn't just the girls. The girls are a component of it. It's about going to this incredible place that's got fantastic food, palm trees everywhere, a good friend you're traveling with, a beautiful swimming pool to hang out by, a good book to read and an adventure. And, oh by the way, you can rent a girlfriend while you're there. I have no desire to go and 'sport fuck' » (cité in Diamond, 2009 : 184).

Cette séduction des lieux (Cartier and Lew, 2005) opère-t-elle indépendamment des personnes qui s'y trouvent et des rencontres qu'on espère y faire ? La question n'est sans doute pas pertinente au sens où il est vain de dissocier les paysages des éléments qui les composent, parmi lesquels les autochtones. Si un climat chaud et une végétation luxuriante sont considérés comme conférant une ambiance sensuelle, c'est parce qu'on pense que la prodigalité de la nature doit aussi toucher les corps, comparés à des fruits, et que la chaleur doit rendre ceux-ci plus lascifs ou justifier leur dénudation.

Le discours touristique joue sur ces ressorts. Il féminise et érotise le pays de destination et ses paysages (Pritchard and Morgan, 2000 : 886). Les affiches et les brochures qui

promouvent la Polynésie française regorgent ainsi de jeunes vahinés, avenantes et demi-nues (fig. 3). Cette présentation des femmes indigènes comme des produits touristiques consommables parmi d'autres trouve un écho immédiat chez les touristes sexuels.



Fig. 3 et fig. 4 : Campagne de Tahiti Tourisme en partenariat avec Air Tahiti Nui, 2010/2011.

La présence d'hommes mis-en-scène de la même manière que les femmes dans la publicité touristique (fig. 4) remet-elle en cause cette interprétation ? On est frappé par la symétrie des deux images qui vendent et vantent la Polynésie. Le corps au premier plan est l'argument principal : le paysage disparaît dans le flou de l'arrière-plan. Le paréo, les fleurs de tiaré, les perles suffisent à évoquer Tahiti. La femme et l'homme sont demi-nus, souriants, parés et fleuris ; ils fixent l'objectif de façon invitante. La femme offre des fleurs odorantes en lieu et place de ses seins, l'homme tient à la main une pagaie dont l'emplacement, la taille et l'inclinaison constituent tout un programme. Clairement, le corps masculin est engagé dans le même processus d'érotisation de l'île. Est-ce à destination d'un public féminin hétérosexuel ou masculin et homosexuel ? Cette image, impensable il y a quelques années, atteste quoi qu'il en soit d'un élargissement des registres de l'érotisation touristique, et donc de son renforcement. Cette campagne traite les corps masculin et féminin de la même façon et spécifie le nom et le métier des personnes photographiées, qui ne sont pas des modèles professionnels. Elle échapperait ainsi aux soupçons de misogynie et d'objectification marchande des corps (dans la tradition de l'iconographie coloniale), attestant en creux des dérives habituelles de ce genre de publicité mais aussi d'un affaiblissement de la tolérance vis-à-vis de celles-ci. L'érotisation de l'exotisme ne vise pas que le touriste sexuel : elle affecte tous les touristes, même ceux qui n'envisagent pas d'avoir sur place des rapports sexuels avec des autochtones. Les deux images qu'on vient de présenter ne cherchent pas à promouvoir le tourisme sexuel, qui n'est d'ailleurs guère pratiqué en Polynésie. L'imaginaire géographique des touristes « normaux » n'est pas différent de celui des

touristes sexuels : tous deux espèrent visiter des pays exotiques, dont les paysages sont peuplés de femmes (et d'hommes ?) attirantes, qui participent de/à leur beauté. Par ailleurs, on peut craindre que les touristes « normaux » et les touristes sexuels, partageant peu ou prou les mêmes stéréotypes misogynes et racistes hérités de la culture coloniale, se fassent la même image des femmes autochtones, en particulier de leurs charmes et de leur sexualité.

Ceci peut conduire le touriste qui n'est pas, selon la définition canonique, un touriste sexuel (parce qu'il n'est pas venu sur place à des fins sexuelles), à envisager d'avoir des relations intimes avec ces femmes, qu'il trouve attirantes et pense disponibles. La présence éventuelle d'une offre prostitutionnelle sur place, qui lui est dédiée, peut sembler le confirmer : il est facile de croire que celle-ci est liée à des dispositions particulières des femmes indigènes et non à la présence des touristes en général, des touristes sexuels en particulier. Eu égard à son imaginaire touristique, tout touriste dans les destinations érotisées en général et les *sexscapes* en particulier, est un touriste sexuel en puissance. Pour désigner les touristes qui recourent sur place à l'offre prostitutionnelle alors que ce n'était pas le but (conscient) de leur voyage, on parle de *situational sex tourists* (O'Connell Davidson, 1996). Cette distinction casuistique ne change pas grand chose à la réalité du tourisme sexuel dans les pays de destination¹².

Les *sexscapes* constituent une forme ultime d'érotisation des paysages exotiques. Leur érotisme procède des corps disponibles qu'on y voit, mais aussi de la présence des touristes sexuels eux-mêmes, dont les projets sont explicites et les pratiques visibles. Les quartiers chauds constituent des attractions qui ne sont pas réservées aux touristes sexuels, et sont fréquentées par les voyageurs dans une perspective strictement ou initialement voyeuriste. Mais ces paysages n'étaient pas érotiques avant d'être vus et visités comme tels par les touristes.

Une prophétie autoréalisatrice (Staszak, 2000) pourrait être à l'œuvre. Les touristes (sexuels) adoptent, dans les lieux que leur imaginaire géographique leur fait considérer comme des *sexscapes* ou simplement comme érotiques, des attitudes et des pratiques qui suscitent, dans un contexte économique présentant peu d'alternatives, l'offre prostitutionnelle attendue mais aussi, rapidement, une demande prostitutionnelle supplémentaire de la part de touristes opportunistes. Dès 1979, P.F. Lewis avait inclus dans ses axiomes de lecture des paysages l'idée que les lieux touristiques étaient transformés en fonction des attentes des touristes, elles-mêmes largement dérivées de la publicité. Celle-ci, érotisant souvent les destinations qu'elle promeut, participerait ainsi à leur transformation en *sexscapes*, à la façon du film *Emmanuelle*. La question de l'imaginaire érotico-géographique des touristes (sexuels) est loin d'être triviale.

Conclusion

Il était attendu que l'analyse de l'imaginaire du touriste sexuel conduise à mettre l'accent sur des enjeux de genre et de sexualité. De fait, il est structuré par une opposition profonde entre les représentations que se font les touristes des rapports de genre et de la sexualité dans les pays de provenance et dans les pays de destination. En revanche, on s'aperçoit que l'imaginaire des touristes sexuels masculins, féminins et gays, s'il diffère évidemment par son contenu (on peut oser dire ses objets), répond à des schémas similaires.

Les phantasmes que les touristes sexuels projettent sur le corps exotique et le caractère dichotomique de leur imaginaire géographique s'inscrivent dans des processus d'altérisation anciens, hérités de l'orientalisme et de la culture coloniale, qui sont à la

base de l'exotisation du monde, et que tous les touristes ont peu ou prou en partage. On en vient à douter de l'existence d'un imaginaire géographique spécifique aux touristes sexuels, dans la mesure où l'érotisation de l'ailleurs caractérise l'imaginaire de tous les touristes. La catégorie « tourisme sexuel » ou tout du moins sa définition classique s'en trouve fragilisée.

L'imaginaire géographique du tourisme sexuel s'inscrit au croisement des matrices de domination de race, de classe et de genre, et le développement d'un tourisme sexuel féminin laisse penser que les deux premières, conjuguées, sont plus fortes que la troisième. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas réduire les travailleuses du sexe au rang d'objets passifs de cet imaginaire. Elles ont leur propre imaginaire et connaissent celui de leurs clients, dont les attentes et les phantasmes constituent pour elles des ressources.

Comme pour le tourisme en général, on gagne à analyser le tourisme sexuel en termes de *performance*, concept dont D. Brennan (2004) et M. Padilla (2007) se servent à quelques reprises dans leurs travaux sur les *sexscapes* dominicains, la première pour parler essentiellement de la capacité des travailleuses du sexe à « jouer » l'amour ou la romance, le second pour évoquer les modèles de la masculinité qu'incarnent les travailleurs du sexe. En généralisant leurs hypothèses aux rôles prescrits par l'exotisme, c'est peut-être cette notion de *performance* qui permet le mieux d'articuler l'agentivité des travailleuses du sexe et l'imaginaire géographique de leurs clients.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

- Belliveau J., 2006, *Romance on the Road. Traveling women who love foreign men*, Batimore, Beau Monde Press.
- Cassirer B., 1992, *Travel and the Single Man*, Channel Island (CA), TSM Publishing.
- Diamond J., 2009, *Around the World in 80 Lays. Adventures in Sex Travel*, New York, Skyhorse Publishing.
- Ferrari R., 2008, *Travel and Sex*, Charleston, 45 p.
- Makow H., 2000, *A Long Way to go for a Date*, s.l., Silas Green.
- Tate B., 2004, *The Hedonist. World Vacation Guide for Sex Tourism*, Dallas, TPB Publishing.
- Wilson W.T., 1998, *Fantasy Islands. A Man's Guide to Exotic Women and International Travel*, Alameda (CA), Roam Publishing.

Sources secondaires

- Aldrich R., 1993, *The Seduction of the Mediterranean : Writing, Art and Homosexual Fantasy*, London, Routledge.
- Baer B.J., 2002, « Russian gay/Western gaze : mapping (homo)sexual desire in post-soviet Russia », *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 8, 4, pp. 499-521.
- Bauer I., 2009, « Relationships between female touristes and male locals in Cuzco/Peru : Implications for travel health education », *Travel Medicine and Infectious Disease*, 7, pp. 350-358.
- Bauer T.G. and McKercher B. (eds.), 2003, *Sex and Tourism. Journeys of Romance, Love and Lust*, New York, THHP.
- Berliner D, 2011, « Luang Prabang, sanctuaire Unesco et paradis gay », *Genre, sexualité & société*, 5, mis en ligne le 6 juin 2011, consulté le 7 juin 2011, URL : <http://gss.revues.org/index1888.html>.

- Boone J.A., 1995, « Vacation cruises ; or, the homoerotics of orientalism », *Publications of the Modern Language Association (PMLA)*, 110, 1, pp. 89-107.
- Bourge J.-R., 2008, « Un racisme si sexy. Construction d'identités racisées dans la pornographie gay 'ethnique' », Colloque *Nos Corps, nos Identités*, UEHH, Marseille, 24 juillet 2008 (<http://gaadjou.joueb.com/news/un-racisme-si-sexy>).
- Bowman G., 1989, « Fucking tourists. Sexual relations and tourism in Jerusalem's old city », *Critique of Anthropology*, 9, 2, pp. 77-93.
- Brennan D., 2004, *What's Love got to do with it? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham/London, Duke University Press.
- Bunzl M., 2000, « The Prague experience : gay male sex tourism and the néocolonial invention of an embodied border », in D. Berthal, M. Buntz and Lampland (eds.), *Ethnographies in Transition. Eastern Europe and the Former Soviet Union*, University of Michigan, pp. 70-95.
- Cabezas A.L., 2009, *Economies of Desire. Sex and Tourism in Cuba and the Dominican Republic*, Philadelphia, Temple Univ. Press.
- Cantú L., 2002, « De ambiente : queer tourism and the shifting boundaries of Mexican male sexualities », *GLA : a Journal of Lesbian and Gay Studies*, 8, 1-2, pp. 139-166.
- Cartier C. and Lew A.A. (eds.), 2005, *Seductions of Places. Geographical Perspectives on Globalization and Touristed Landscapes*, London, Routledge.
- Cauvin Verner C., 2009, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », *Cahier d'Etudes Africaines*, 193-194, pp. 123-156.
- Cervulle M. et Rees-Roberts N., 2010, *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin.
- Cohen E., 1982, « Thai girls and farang men. The edge of ambiguity », *Annals of Tourism Research*, 9, pp. 403-428.
- De Albuquerque K., 1998, « Sex, beach boys and female tourists in the Caribbean », *Sexuality and Culture*, 2, pp 87-111.
- Delphy Ch., 2008, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*, Paris, La Fabrique.
- Dorlin E., 2005, « De l'usage épistémologique et politique des catégories de 'sexe' et de 'race' dans les études sur le genre », *Cahiers du Genre*, 39, p. 83-106.
- Dorlin E., 2006, *La Matrice de la race : généalogie sexuelle et coloniale de la nation*, Paris, La Découverte.
- Dorlin E. (ed.), 2009, *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF.
- Dredge B.K., 2010, « Queer media loci in Bangkok :paradise lost and found in translation », *GLQ : a Journal of Lesbian and Gay Studies*, 17, 1, pp. 169-191.
- Enloe, 1990, *Bananas, Beaches and Bases : Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press.
- Faludi S., 1991, *Backlash. The Undeclared war against American Women*, New York, Doubleday.
- Gregory S., 2003, « Men in Paradise. Sex Tourism and the Political Economy of Masculinity », in Moore, Kosek and Pandian, *op. cit.*, pp. 323-355.
- Jacobs J., 2009, « Have sex will travel : romantic 'sex tourism' and women negotiating modernity in Sinai », *Gender, Place and Culture*, 16, 1, Febr., pp. 43-61.
- Jacobs J., 2010, *Sex, Tourism and the Postcolonial Encounter. Landscapes of Longing in Egypt*, Farnham, Ashgate.
- Jaurand E. et Leroy S., 2010, « Le tourisme gay : aller ailleurs pour être soi-même ? », *EspacesTemps.net*, Textuel, 15.02.2010
<http://espacestemp.net/document8000.html>.

- Hamilton A. 1997, « Primal dream : masculinism, sin and salvation in Thailand's sex trade », in Manderson and Jolly, *op. cit.*, pp. 145-165.
- Herold E., Garica R. and DeMoya T., 201, « Female tourists and beach boys. Romance or sex tourism ? », *Annales of Tourism Research*, 28, 4, April, pp. 978-997.
- hooks b., 1992, *Black Looks. Race and Representation*, Cambridge (MA), South End Press.
- Hugues H.L., 2006, *Pink Tourism. Holidays of Lesbians and Gay Men*, Wallingford, CABI.
- Kempadoo K. (ed.), 1999, *Sun, Sex and Gold. Tourism and Sex Work in the Caribbean*, Boston, Rowman & Littlefield Pub.
- Kempadoo K., 2000, « Gender, race and sex : exoticism in the Caribbean », Simpósio internacional *O Desafio de Diferença*, Bahia, 9-12 avril 2000 (<http://www.desafio.ufba.br/gt5-003.html>, consulté le 15 mars 2010).
- Lee W., 1991, « Prostitution and tourism in South-East Asia », in Redclift N. and Thea Sinclair M. (eds.), *Working Women. International Perspectives on Labour and Gender ideology*, London, Routledge, pp. 79-103.
- Lewis P.F., 1979, « Axioms for reading the landscape », in Meinig D.W. (ed.), *The Interpretation of Ordinary Landscapes*, pp. 11-32.
- Manderson L., 1992, « Public sex performance in Patpong and explorations of the edges of imagination », *Journal of Sex Research*, 29, 4, pp. 451-475.
- Manderson L., 1997, « Parables of imperialism and fantasies of the exotic : Western representations of Thailand – place and sex », in Manderson and Jolly, *op. cit.*, pp. 123-144.
- Manderson L. and Jolly M. (eds.), 1997, *Sites of Desire, Economies of Pleasure. Sexualities in Asia and the Pacific*, Chicago, Univ. Of Chicago press.
- Massari M., 2009, « The Other and her Body : Migrant Prostitution, Gender Relations and Ethnicity », *Cahiers de l'Urmis* (en ligne), 12, mis en ligne le 24 juin 2009.
- Meisch L.A., 1995, « Gringas and Otavaleños. Changing tourist relations », *Annals of Tourism Research*, 22, 2, pp. 441-462.
- Michel F., 2006, *Voyage au bout du sexe. Trafics et tourisms sexuels en Asie et ailleurs*, Québec, Presses Universitaires de Laval.
- Molinier P., 2009, « Autre chose qu'un désir de peau... La Nègre, la Blanche et le Blanc dans deux romans de Dany Laferrière », in Dorlin, *op. cit.*, pp. 231-254.
- Moore D.S., Kosek J. and Pandian A. (eds.), 2003, *Race, Nature and the Politics of Difference*, Durham, Duke University Press.
- Murray D.A.B., 2007, « The Civilized Homosexual: Travel Talk and the Project of Gay Identity », *Sexualities*, February, 10, 1, pp. 49-60.
- Nagel J., 2003, *Race, Ethnicity, and Sexuality: Intimate Intersections, Forbidden Frontiers*, Oxford, Oxford University Press.
- Nazaruk M., 2010, *Le Tourisme sexuel en Asie du Sud-Est. Les marchés du désir*, Paris, L'Harmattan.
- Nianzy S. et al., 2005 : « Bumsters, big black organs and old white gold : embodied racial myths in sexual relationships of Gambian beach boys », *Culture, Health & Sexuality*, 7, 6, pp. 557-569.
- O'Connell Davidson, 1996, « Sex tourism in Cuba », *Race & Class*, 38, 1, pp. 39-48.
- O'Connell Davidson J., 2001a, « L'exploiteur sexuel », Rapport pour le 2nd Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales, Yokohama, 17-20 décembre 2001.
- O'Connell Davidson J., 2001b, « The sex tourist, the expatriate, his ex-wife and her 'Other': the politics of loss, difference and desire », *Sexualities*, 4, 1, pp. 5-24.

- O'Connell Davidson, 2006 (1^{ère} éd. 1998), *Prostitution, Power and Freedom*, Polity Press, Cambridge.
- O'Connell Davidson J. and Sanchez Taylor J. , 1999, « Fantasy islands : exploring the demand for sex tourism », in Kempadoo, *op. cit.*, pp. 183-200.
- Oppermann M., 1999, « Sex tourism », *Annals of Tourism Research*, 26, 2, pp. 251-266.
- Padilla M., 2007, *Caribbean pleasure industry: tourism, sexuality, and AIDS in the Dominican Republic*, Chicago, Univ. of Chicago Press.
- Pheterson G, 2003 (éd. Angl. 1995), *Le Prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- Phillips J.L., 1999, « Tourist-oriented prostitution in Barbados. The case of the Beach boy and the White female tourist », in Kempadoo, *op. cit.*, pp. 37-54.
- Price P.L., 2010, « At the crossroads : critical race theory and critical geographies of race », *Progress in Human Geography*, April, 34, 2, pp. 147-174.
- Pruitt D. and Lafont S., 1995, « For love and money : romance tourism in Jamaica », *Annals of Tourism Research*, 22, 2, pp. 422-440.
- Radel F.R., 2001, « The Transnational Ga(y)ze : Constructing the East European Object of Desire in Gay Film and Pornography after the Fall of the Wall », *Cinema Journal*, 41, 1, pp. 40-62.
- Rebucini G., 2009, *Les Masculinités au Maroc. Pour une anthropologie des genres et des sexualités dans la ville de Marrakech*, thèse de doctorat, EHESS, Paris.
- Roux S., 2009 « 'On m'explique que je suis gay'. Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles », *Autrepart*, 49, pp. 31-46.
- Roux S., 2011, *No Money, no honey. Economies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte.
- Ryan C. and Hall C.M., 2001, *Sex Tourism. Marginal people and liminalities*, Oxon, Routledge.
- Said E. 2005 (1^{ère} éd. 1978), *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil.
- Salomon Ch., 2009, « Vers le Nord », *Autrepart*, 49, pp. 223-240.
- Sanchez Taylor J., 2006, « Female sex tourism : a contradiction in terms ? », *Feminist Review*, 83, pp. 42-59.
- Seabrook J., 1996, *Travel in the Skin Trade. Tourism and the Sex Industry*, London, Pluto Press.
- Staszak J.-F., 2000, « Prophéties autoréalisatrices et géographie », *L'Espace Géographique*, 29, 2, pp. 105-119.
- Staszak J.-F., 2008a, « Danse exotique, danse érotique », *Annales de géographie*, mai-juin, 560-561, pp. 129-158.
- Staszak J.-F., 2008b, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe* (Genève), 148, pp. 3-30.
- Staszak J.-F., 2009, « Other/Otherness », in Kitchin R. and Thrift N. (eds.), *International Encyclopaedia of Human Geography*, Oxford, Elsevier, vol. 8, pp. 43-47.
- Staszak J.-F., 2011, « La fabrique cinématographique de l'altérité. Anna May Wong et les personnages de 'Chinoises' dans le cinéma occidental (1919-1940) », *Annales de Géographie*, 682, 6, pp. 577-603..
- Valentine G., 2007, « Theorizing and researching intersectionality: a challenge for feminist Geography », *The Professional Geographer*, 59, 1, pp. 10-21.
- Waitt G. and Marwell K., 2006, *Gay Tourism. Culture and Context*, New York, Haworth Hospitality Press.

¹ Les rapports de genre sont situés et indissociables des rapports de race ou de classe. La théorie de l'intersectionnalité, élaborée par les *Black feminists*, invite à considérer les trois matrices de domination comme indissociables, et comme singulières les différentes configurations de leur croisement : une ouvrière noire n'est pas une femme de la même façon et au même titre qu'une bourgeoise blanche (Dorlin, 2009 ; Valentine, 2007).

² Certains éléments de cette recherche, à divers stades de son avancement, ont été l'objet de présentations aux colloques de Sion (*Tourisme, théorie, géographie*, juin 2010), Bordeaux (*Masculin-Féminin, question pour la géographie*, septembre 2010) et Berkeley (*Tourism Imaginaries*, février 2011).

³ Le tourisme gay est encore assez mal connu (Jaurand et Leroy, 2010 ; Hugues, 2006 ; Waitt and Markwell, 2006). Le tourisme sexuel gay encore moins bien : il n'est guère évoqué en tant que tel dans les ouvrages qui portent sur le tourisme gay. Peut-être parce que les catégories « tourisme sexuel » et « tourisme homosexuel » sont difficiles à croiser ou même incompatibles. La difficulté à parler d'un « tourisme homosexuel non sexuel », contradictoire dans les termes, (tout comme d'un « tourisme homosexuel sexuel », pléonastique) est inscrite dans les mots : à partir du moment où l'on catégorise et définit certains touristes selon leur sexualité, comment prétendre que leurs pratiques touristiques ne sont pas essentiellement sexuelles ? Posons la question autrement : que pourrait-on entendre par « tourisme hétérosexuel » ? Le tourisme lesbien est quant à lui très peu étudié, et on ne sait quasiment rien d'un tourisme sexuel lesbien. Il n'en sera pas question dans cet article non parce que sa prise en compte serait hors de propos mais faute de matière.

⁴ Le débat sur la prostitution est très polarisé et idéologisé. On ne peut en quelques lignes le présenter que de façon caricaturale. D'un côté, les féministes radicales y voient l'exercice ultime d'une violence patriarcale. Il convient de l'interdire, et les prostituées qui revendiquent leur choix seraient des victimes qui s'ignorent. De l'autre, les féministes libertaires se refusent à stigmatiser les travailleuses du sexe, respectant leur libre choix et l'inscrivant comme une option (extrême) dans tout l'éventail des rapports d'échange plus ou moins marchands qui régissent la sexualité. La configuration particulière du tourisme sexuel conduit les premières à mettre l'accent sur les inégalités économiques qui redoublent l'exploitation et la coercition subies par les prostituées, et les secondes à interpréter le travail du sexe comme une stratégie de celles-ci pour sortir de la misère économique et sociale. Il n'appartient pas à l'auteur de ces lignes de prendre position en la matière, mais de signaler les très convaincantes analyses de J. O'Connell Davidson (2006).

⁵ L'emploi du mot *race* en français est bien plus problématique qu'en anglais. Il va de soi que je l'emploie pour désigner une construction sociale dans le sens de la *critical race theory*, dont de nombreux géographes ont montré l'intérêt pour notre discipline (Price, 2010). Ceci posé, je ne le placerai plus entre guillemets.

⁶ Les références utilisées sont mentionnées en tant que sources secondaires de cet article. Cet article est pour une part une méta-analyse de celles-ci.

⁷ Certains de ces récits des aventureuses sexuelles et amoureuses des Occidentaux sont publiés par ceux-ci sur place : A. Hamilton (1997) mentionne ainsi une douzaine de textes édités en anglais en Thaïlande, entre 1981 et 1993. J'ai travaillé sur des ouvrages plus récents et mieux diffusés, que j'ai acquis sur des sites de commerce en ligne non-spécialisés (comme Amazon.com). Mon échantillon est constitué de sept ouvrages, tous en anglais. Six ont pour auteur des hommes : Cassirer, 1992 ; Diamond, 2009 ; Ferrari, 2008 ; Makow, 2000 ; Tate, 2004 ; Wilson, 1998. Un est écrit par une femme : Belliveau, 2006. Il présente une autre originalité : il est en même temps un témoignage personnel et une analyse sociale du tourisme sexuel féminin ; sa démarche confond l'objet et le sujet, son discours mêle la confession et la revue de la littérature scientifique, son argumentation use à la fois du récit et de la démonstration. Elle produit au total un livre singulier, qui ne s'inscrit dans aucun genre et constitue une transgression épistémologique. Il n'existe pas à ma connaissance de guide écrit par ou destiné à des touristes sexuels homosexuels.

Ces ouvrages sont rédigés par des (anciens) touristes sexuels, qui veulent raconter leur expérience (c'est par exemple le cas de Makow) ou servir de guide (c'est le cas de Cassirer). Leur discours n'est pas nécessairement fiable, et informe moins sur la réalité des pratiques et des représentations de leurs auteurs que sur ce que ceux-ci veulent bien en dire. Ils prennent place dans un acte de communication, qui peut être une entreprise de justification ou de prosélytisme. En ce sens, ils jouent un rôle important dans la légitimation et la reproduction des représentations et des pratiques, et c'est en cela qu'ils nous intéressent.

⁸ Les informations pratiques sur le tourisme sexuel sont désormais largement diffusées par internet, sur des forums et des sites spécialisés, essentiellement américains. Parmi les plus « recommandés » et

fréquentés (Diamond, 2009) : www.worldsexguide.org (375 000 membres en mars 2011), www.internationalsexguide.com (258 000 membres à la même date), www.tsmtravel.com (*Travel & the Single Male*, actif depuis plus de 20 ans, à la suite de Cassirer, 1992). Pour des raisons éthiques et pratiques, je ne les ai, à ce stade de ma recherche, fréquentés que dans leur partie accessible aux non-membres.

⁹ Selon Krushe-Mount Burton S., 1995, « Sex tourism and traditional Australian male identity », in Lanfant M.-F., Allock J. and Bruner E. (eds.), *International Tourism : Identity and Change*, London, Sage, pp. 192-204, cité in O'Connell Davidson and Sanchez Taylor, 1999 : 45.

¹⁰ R.F. Burton baptise « sotadic zone » le vaste espace où l'homosexualité est « endémique » en référence à Sotadès, poète grec du III^e siècle av. J.-C., dont les *Kinaidoi* obscènes célèbrent les pratiques homosexuelles. La zone sotadique est l'objet du *Terminal Essay* qui conclut sa traduction des *Miles et une nuit* (1885).

¹¹ En contradiction avec ce qui vient d'être dit, l'ouverture sexuelle dont feraient preuve les jeunes hommes russes prendrait place dans le cadre de pratiques exploratoires anormales liées à la toute nouvelle liberté sexuelle consécutive à la chute du régime communiste (Waitt and Markwell, 2006 : 103).

¹² Plus généralement, J. O'Connell Davidson affirme que « les distinctions morales entre les clients (des prostituées) et les autres sont sans doute plus ténues qu'on ne veut bien croire » (2006 : 2007). Dans la mesure où nous partageons la même idéologie et jouissons des mêmes privilèges dans un monde fondamentalement inégalitaire, « nous avons tous notre part de culpabilité morale dans l'institution de la prostitution (*idem* : 208).